

Dossier 1: la spiritualité mariste

Comment s'initier à la spiritualité mariste?

Trois mots peuvent suffire: Fourvière, Cerdon, le Bugey. Ces noms de lieux symbolisent trois étapes par lesquelles on pénètre dans l'univers de la spiritualité mariste.

Fourvière, c'est une chapelle consacrée à la sainte Vierge, située sur une colline qui domine la ville de Lyon. Le 23 juillet 1816, douze séminaristes signèrent là une promesse de travailler à faire exister la Société de Marie. Fourvière représente l'étape de l'engagement dans le projet mariste.

Cerdon, c'est un village à l'est de Lyon où Jean-Claude Colin fut vicaire pendant neuf ans, de 1816 à 1824. Pendant ces années, Colin commença à comprendre comment le fait de porter le nom de Marie (mariste) pouvait inspirer toutes ses pensées et ses actions. Cerdon représente l'étape de l'approfondissement de la spiritualité mariste.

Le Bugey, c'est une région autour de Cerdon où les premiers Maristes prêchèrent des missions paroissiales. Ils découvrirent là comment l'esprit de Marie les aidait à rejoindre des gens hostiles à la religion. Le Bugey représente la dimension apostolique de l'esprit mariste.

Pour entrer plus à fond dans la spiritualité mariste, nous vous proposons de vous centrer sur chacune de ces trois étapes, et cette année sur Fourvière, le symbole de l'engagement. Avant de m'engager dans un projet, je veux bien le connaître. Mais une fois que j'ai une bonne idée de ce dont il s'agit, si le projet correspond à ce que je cherche, je m'y engage. Cette année, nous vous invitons à préparer votre engagement dans la Société de Marie.

Le parcours de Fourvière

Fourvière 1. Le premier appel: Étienne Déclas

Déjà, lors du premier samedi mariste à Saint-Augustin, le 23 septembre dernier, nous avons évoqué comment Étienne Déclas entendit parler pour la première fois du projet d'une société de Marie, alors qu'il étudiait pour devenir prêtre au grand séminaire de Lyon en 1814. Étienne avait déjà trente-deux ans, plutôt vieux dans un séminaire où la plupart des deux cents étudiants avaient entre vingt et vingt-cinq ans. Dans ce temps-là, le mercredi était jour de congé, et les séminaristes quittaient le vieux bâtiment de la ville pour prendre l'air à la maison de campagne, située sur une colline qui domine Lyon. Comme d'habitude, ils prenaient le repas en silence pendant que l'un d'eux leur lisait un livre à haute voix. Autour de Pâques, un nouvel étudiant était arrivé d'un autre séminaire où il avait commencé à étudier la théologie. Il s'appelait Jean-Claude Courveille, il avait presque trente ans, et il ruminait un projet dont il fit part à Déclas, «un mercredi, jour de congé»:

Le père Déclas, faisant les cheveux à monsieur Courveille, entendit ce dernier lui dire, à propos de la Vie de saint François Régis qu'on lisait au réfectoire: «Si, comme saint François Régis, nous faisons des missions dans les campagnes. Nous irions à pied, simplement, usant de la nourriture des paysans. Nous mangerions du lait, du pain des campagnards. Nous les instruirions, et ces gens-là auraient ainsi l'avantage d'avoir d'autres confesseurs que leurs curés» (OM, doc. 868, § 2).

Pour Étienne Déclas, c'était le début d'une histoire qui l'amena à signer, à Fourvière, le 23 juillet 1816, la promesse de travailler à fonder la Société de Marie. Vingt ans plus tard, il fit ses vœux

comme mariste et passa le reste de sa vie à prêcher des retraites paroissiales dans les villages de campagne.

Ce petit récit peut servir de point de départ pour une réflexion sur notre engagement dans le projet mariste. Pour nourrir vos échanges, nous vous proposons de répondre à l'une ou l'autre des questions suivantes:

1. Déclas a réagi à la proposition de Courveille. Quand j'ai entendu parler des Maristes, qu'est-ce qui m'a fait dresser l'oreille? Qu'est-ce qui m'a intéressé? Qu'est-ce qui m'a attiré?
2. Déclas a compris que le projet mariste répondait à un besoin de son milieu. Quels sont les besoins de mon milieu?
3. Comment le fait d'être mariste m'aide-t-il à répondre à ces besoins et à vivre ma foi?

Fourvière 2. Déclas enrôle Étienne Terraillon

Samedi dernier, le 21 octobre, à Saint-Augustin, nous avons rappelé le deuxième moment de Fourvière avec la figure d'Étienne Terraillon. Nous sommes toujours au grand séminaire de Lyon, mais quelques mois plus tard, après les vacances de l'été 1815, c'est-à-dire après la Toussaint, date de la rentrée scolaire. Terraillon avait vingt-quatre ans (Déclas en avait trente-deux). Pour savoir ce qui s'est passé en 1815 et 1816, nous n'avons pratiquement pas de documents qui remontent à ces années-là. Nous avons seulement des récits qui ont été mis par écrit au moins vingt-cinq ans plus tard. Dans le cas d'Étienne Terraillon, nous avons deux récits qui viennent de lui. Le premier a été écrit de sa main vers 1840; le deuxième a été entendu et mis par écrit par le père Mayet vers 1850.

Dans son récit de 1840, Terraillon écrit:

[1] La première idée de la Société de Marie est due à Notre Dame du Puy. Mr Courveil étoit atteint d'une infirmité grave. Que fait-il pour en obtenir la guérison? Comme il avoit en Marie une pleine confiance, il s'adresse à cette bonne Mère. Pour s'assurer plus efficacement sa puissante protection, il se voue à Notre Dame du Puy. Il se rend donc avec empressement à ce célèbre pèlerinage, s'acquitte de son vœu, et son indisposition disparoît. Dès lors sa reconnaissance est sans borne. Il examine ce qu'il pourra faire pour la témoigner à une si bonne Mère. Après avoir réfléchi, il se dit à lui même : Partout où Jésus a des autels, Marie a ordinairement à côté son petit autel. Jésus a sa Société, il faudroit donc que Marie eût aussi la sienne. Rempli de cette heureuse idée, il pense sérieusement à sa réalisation.

[2] C'étoit vers 1815. Il arrive au grand séminaire de Lyon et s'occupe incessamment de l'exécution de son pieux projet. Pour cela il jette ses regards sur les élèves de cet établissement, pour voir ceux qui sembleroient avoir vocation. Le premier auquel il communiqua son dessein fut Mr Déclat de Belmont. Cette ouverture frappa singulièrement ce séminariste et le laissa profondément impressionné. Au sortir de là il s'entousiasme de ce projet, et ne pense qu'à le communiquer aux sujets qu'il juge propres à contribuer à son exécution.

[3] Il s'adresse d'abord à Mr Colin ou à moi. Il ne se souvient pas auquel des deux il en parla le premier. Il débute auprès de l'un et de l'autre par les paroles que Mr Courveil s'étoit adressées à lui même : Jésus a sa Société, il faudroit donc que Marie eût aussi la sienne. Cette communication nous frappa pareillement au suprême degré et nous laissa comme stupéfaits. Nous nous fimes ensuite part de nos impressions mutuelles, et nous nous déterminâmes à nous prêter résolument à l'exécution d'un projet qui nous avoit ravi à la première ouverture qui nous en fut faite.

[4] Dès ce moment nous commençâmes à nous réunir tous les quatre. Dans ces réunions nous nous enthousiasmons mutuellement du bonheur de nous vouer à la réussite d'une si belle œuvre. Nous prîmes d'abord la résolution de ne pas faire bruit de notre projet, mais de nous occuper sérieusement des moyens de le conduire à une heureuse fin. Pour cela nous arrêtâmes que chacun de son côté examineroit les sujets qui lui paroîtroient propres à l'œuvre que nous méditions, et qu'avant de leur rien dire, nous en parlerions entre nous, pour ne pas aller trop vite. Pour cela nous nous réunissions le plus souvent que nous pouvions, sans cependant nous faire remarquer, ce que nous évitâmes toujours avec le plus grand soin.

[5] Nous mêmes dans notre secret Mr Cholleton professeur de morale. Au besoin nous prenions ses avis. Le lieu de nos réunions étoit le plus ordinairement les bosquets du jardin de la maison de campagne. Quelque fois nous nous assemblions dans une des chambres de la maison ou ailleurs, suivant les circonstances. Nous profitions de ces réunions pour nous enflammer dans nos désirs, tantôt par la considération du bonheur d'être les premiers enfans de Marie, tantôt par celle du grand besoin des peuples.

Dix ans plus tard, le père Mayet écrivait:

En 1850, décembre environ, le P. Terraillon me dit: Quand, au grand séminaire, nous formâmes ce projet, nous disions: Il y a une Société de Jésus; il y aura une Société de Marie. Partout où on élève un autel à Jésus, il y a un autel pour Marie. Un corps porte le nom de Jésus; un autre doit porter le nom de Marie. C'était notre pensée dominante. Ce que font les Jésuites sous leur vocable nous montrait ce que nous devions faire sous le nôtre.

Il y a deux choses à remarquer dans ce que dit Terraillon:

1. Le parallèle entre autel de Jésus et autel de Marie et Société de Jésus et Société de Marie. C'est comme la règle de trois: si 4 est à 8 comme 6 est à X, quelle est la valeur de X? Vingt-cinq ans après les faits, Terraillon a retenu la réflexion qu'il attribue à Courveille: «Partout où Jésus a des autels, Marie a ordinairement à côté son petit autel. Jésus a sa Société, il faudrait donc que Marie eût aussi la sienne.» Dix ans plus tard, l'idée est exactement la même: «Partout où on élève un autel à Jésus, il y a un autel pour Marie. Un corps porte le nom de Jésus; un autre doit porter le nom de Marie.» Mais il n'est plus question de Courveille. Le parallèle entre Société de Jésus et Société de Marie n'est pas innocent. Nous verrons plus tard combien les Maristes voient leur rôle dans l'Église de leur temps à la lumière du rôle des Jésuites dans l'Église de leur temps à eux.

2. Retenons aussi ce que dit Terraillon au sujet des rencontres au grand séminaire: «Nous profitions de ces réunions pour nous enflammer dans nos désirs, tantôt par la considération du bonheur d'être les premiers enfans de Marie, tantôt par celle du grand besoin des peuples». Jean Coste faisait remarquer qu'on trouve dans cette phrase de Terraillon deux dimensions clés de la spiritualité mariste: d'une part, le sentiment d'appartenir à la famille de Marie; c'est la vocation des Maristes; d'autre part, la perception du besoin des gens; c'est la mission de la Société de Marie. Dès le début, les Maristes croient que Marie les appelle à faire partie de sa famille et qu'elle leur confie une mission.

Fourvière 3. L'inspiration de Jean-Claude Courveille

Dans Fourvière 1, nous nous rappelions comment Étienne Déclas fut le premier que Jean-Claude Courveille invita à se joindre au projet mariste. Dans Fourvière 2, nous avons évoqué la figure d'Étienne Terraillon, selon qui Courveille disait: «autel de Jésus, autel de Marie; Société de Jésus, Société de Marie». Dans Fourvière 3, nous verrons comment Courveille lui-même racontait avoir reçu l'inspiration de la Société de Marie.

Le récit de Courveille n'a été mis par écrit qu'en 1852, quarante ans après les faits, alors que Courveille était devenu moine bénédictin à Solesmes. Les mots entre guillemets sont de lui (il parle de lui-même à la troisième personne): «À l'âge de 10 ans», donc en 1797, «il fut atteint de la petite vérole, qui lui avait abîmé les yeux; il ne voyait presque plus.» D'où l'impossibilité d'étudier pour être prêtre, comme il aurait aimé le faire, sans doute pour marcher sur les traces de son oncle maternel, Mathieu Beynieux, curé d'Apinac, paroisse voisine d'Usson. En 1809, ayant frotté ses yeux avec l'huile de la lampe qui brûle devant la statue de Notre-Dame du Puy, il «distingua parfaitement les plus petits objets qui étaient dans la cathédrale et depuis il a toujours joui d'une vue excellente». L'année suivante, sans doute le 15 août, Jean-Claude Courveille était de nouveau au Puy, en pèlerinage de reconnaissance. Il avait vingt-trois ans, désirait se faire prêtre, et promit «à la sainte Vierge de se dévouer tout entier à elle, de faire tout ce qu'elle voudrait pour la gloire de

notre Seigneur, pour son honneur à elle, pour le salut des âmes». Deux ans plus tard, lors du même pèlerinage, donc le 15 août 1812 (cf. OM, doc. 714), il entend dans son cœur Marie qui lui dit:

Voici ... ce que je désire. Comme j'ai toujours imité mon divin Fils en tout, et que je l'ai suivi jusqu'au Calvaire, me tenant debout au pied de la croix lorsqu'il donnait sa vie pour le salut des hommes, maintenant que je suis dans la gloire avec lui, je l'imité dans ce qu'il fait sur la terre pour son Eglise, dont je suis la protectrice et comme une armée puissante pour la défense et pour le salut des âmes. Comme, dans le temps d'une hérésie affreuse qui devait bouleverser toute l'Europe, il suscita son serviteur Ignace pour former une société qui portât son nom en se nommant Société de Jésus et ceux qui la composaient Jésuites, pour combattre contre l'enfer qui se déchaînait contre l'Eglise de mon divin Fils, de même je veux, et c'est la volonté de mon adorable Fils, que dans ces derniers temps d'impiété et d'incrédulité, il y ait aussi une société qui me soit consacrée, qui porte mon nom et se nomme la Société de Marie et que ceux qui la composeront se nomment aussi Maristes, pour combattre contre l'enfer... (OM, doc. 718, § 5).

Deux longues phrases de structure semblable situent la vocation de la Société de Marie dans l'histoire de l'Église. Celui qui dit les avoir entendues les a mises par écrit quarante ans plus tard, alors qu'il était devenu moine bénédictin. Il serait bien surprenant qu'après une aussi longue maturation nous retrouvions là les mots mêmes que Courveille rapportait à ses compagnons du séminaire. Les conversations qui gagnaient des recrues à la Société de Marie ont cependant laissé dans les récits des premiers aspirants d'autres échos qui nous aident à combler cette distance.

Étienne Terrailon, par exemple, avait retenu des entretiens de Courveille une formule qu'il reprenait fidèlement dans ses récits des origines: «Partout où Jésus a des autels, Marie a aussi son petit autel à côté. Jésus a sa société, il faudrait donc que Marie eût aussi la sienne» (OM, doc. 705; 750, § 1 et 3; 798, § 2). Dans son propre récit, Courveille ne parle pas d'autel, et cette image provient sans doute de Terrailon, mais le parallèle entre Société de Jésus et Société de Marie forme la substance de la deuxième phrase du moine bénédictin. La première phrase, construite sur la comparaison entre Marie au pied de la croix et Marie dans la gloire maintenant, reflète probablement une autre facette de l'inspiration dont parlait Courveille à ses compagnons, celle que Jean-Claude Colin a reformulée dans la phrase attribuée à Marie: «J'ai été le soutien de l'Église naissante; je le serai encore à la fin des temps.» [extrait de G. Lessard, *Devenir mariste*, p. 20-22]

Ces deux longues phrases de Courveille nous aident à entrevoir à quoi rêvaient les premiers Maristes et à quoi nous sommes invités à rêver en tant que Maristes aujourd'hui.

1. Première phrase: Marie sur terre et Marie au ciel. Marie partageait la mission de Jésus jusqu'à sa mort; maintenant qu'elle est avec lui, elle continue de partager son souci de l'Église. Marie s'intéressait à l'œuvre de Jésus quand Jésus marchait sur notre terre; elle continue de le faire maintenant qu'elle est avec lui auprès du Père. Les Maristes parlaient du rôle de Marie dans l'Église d'une manière qui se rapproche de ce que dit le concile Vatican II dans l'avant-dernier paragraphe de la constitution *Lumen gentium*: 68. Si la Mère de Jésus, déjà glorifiée au ciel en son corps et en son âme, est l'image et le commencement de ce que sera l'Église en sa forme achevée, au siècle à venir, eh bien! sur la terre, jusqu'à l'avènement du jour du Seigneur (cf. II Petr. 3, 10), elle brille, devant le Peuple de Dieu en marche, comme un signe d'espérance certaine et de consolation. Le peuple de Dieu en marche, c'est nous; Marie est maintenant ce que l'Église est appelée à être. Nous Maristes sommes appelés à travailler pour que l'Église devienne peu à peu ce qu'est Marie maintenant. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire pour nous dans notre vie de tous les jours?

2. Deuxième phrase: les Jésuites au temps de la réforme protestante; les Maristes au temps de la révolution française. Le rôle des Jésuites a été de défendre l'Église contre les attaques des protestants; ils l'ont fait par leur sainteté et par leurs compétences intellectuelles. Le rôle des Maristes est de défendre l'Église contre les attaques de la révolution par leur sainteté et par leur approche pastorale, en désarmant par leur humilité et leur douceur ceux qui en veulent à l'Église. Le climat antireligieux et anticlérical qui règne dans bien des esprits empêche beaucoup de gens de s'ouvrir à la bonne nouvelle du royaume. Les Maristes apprennent de Marie à désamorcer l'hostilité

envers l'Église. Quand Colin parle d'être inconnus et cachés, c'est cela qu'il veut dire. Nous y reviendrons dans Fourvière 6, au mois de mars 2007.

Fourvière 4. Marcellin Champagnat et les frères

Replaçons-nous au grand séminaire de Lyon pendant l'année scolaire qui va de la Toussaint 1815 au mois de juillet 1816. L'année précédente, Jean-Claude Courveille avait lancé l'idée de la Société de Marie et avait recruté Étienne Déclas pour en faire partie. Après les vacances, d'autres séminaristes se joignirent à eux. Étienne Terrailon fut un des premiers, suivi de près par Marcellin Champagnat. Comme les autres, Marcellin vient de la campagne, mais pendant la révolution son père a joué un certain rôle dans les rangs des révolutionnaires. En 1800, à onze ans, Marcellin fait sa première communion et reçoit la confirmation. En avril 1804, un prêtre à la recherche de vocations lui dit qu'il doit étudier le latin et se faire prêtre. En juin, mort de son père Jean-Baptiste, âgé de quarante-neuf ans. Marcellin est le plus jeune de cinq frères et sœurs. Champagnat écrira plus tard: «je ne parvins à savoir lire et écrire qu'avec des peines infinies, faute d'instituteurs capables» (OM, doc. 755, § 1).

À la Toussaint 1805, Marcellin entre au petit séminaire de Verrières; il y reste jusqu'en juillet 1813. Le 24 janvier 1810, sa mère meurt. Le 19 janvier 1812, alors qu'il a vingt-deux ans, Marcellin écrit dans son carnet de notes intimes:

O mon Seigneur et mon Dieu, je vous promets de ne plus vous offenser, de faire des actes de foi, d'espérance et autres semblables toutes les fois que j'y penserai, de ne jamais retourner au cabaret sans nécessité, de fuir les mauvaises compagnies; et en un mot de ne rien faire qui soit contre votre service, mais au-contre de donner de bons exemples, de porter les autres à pratiquer la vertu autant qu'il sera en moi; d'instruire les autres de vos divins préceptes, d'apprendre le catéchisme aux pauvres aussi bien qu'aux riches. Faites, mon divin Sauveur, que j'accomplisse fidèlement toutes les résolutions que je prends (OM, doc. 12, § 1).

«Apprendre le catéchisme aux pauvres aussi bien qu'aux riches». Quand il prend cette résolution, Marcellin a vingt-deux ans. Presque deux ans plus tard, en novembre 1813, il entre au grand séminaire de Lyon. Encore deux ans plus tard, il entend parler du projet de Société de Marie et décide d'en faire partie, mais il a son idée sur ce qu'il veut y faire. Voici ce que raconte son premier biographe:

Dans le plan de la nouvelle Association, aucun de ces Messieurs n'avait pensé aux Frères enseignants. L'Abbé Champagnat seul conçut le projet de leur institution, et lui seul l'a mis à exécution. Souvent, il disait à ses Confrères: «Il nous faut des Frères, il nous faut des Frères pour faire le Catéchisme, pour aider aux Missionnaires, pour faire l'Ecole aux enfants». On ne lui contestait pas qu'il ne fût bon d'avoir des Frères; mais comme leur Institution n'était pas entrée dans le plan de la nouvelle Société, on n'attachait à l'incessante répétition, il nous faut des Frères, qu'une médiocre importance. A la fin, on finit par lui dire: «Eh! bien, chargez-vous des Frères puisque vous en avez eu la pensée». Il accepta volontiers cette mission; et dès ce moment, tous ses vœux, tous ses desseins, tous ses travaux eurent pour but la création de cette œuvre».

En 1984, Jean Coste a écrit une étude éclairante sur Le mandat donné par ses compagnons à Marcellin Champagnat en 1816. Vous pouvez la lire sous la rubrique Ressources. L'œuvre de Marcellin Champagnat a vécu de sa vie propre. Elle accomplit encore un bien immense dans l'Église. Mais elle a pris naissance au sein du grand projet de Société de Marie, et son fondateur est mort père mariste. Les frères maristes sont donc loin de nous être étrangers.

Questions:

1. Comme Marcellin Champagnat, nous venons au projet mariste avec notre propre passé. Pour lui, c'était le souvenir des mauvais enseignants qu'il avait eus à l'école. Nous avons peut-être vécu des expériences décevantes ou pénibles en lien avec notre famille, nos écoles, nos paroisses.

2. Le souvenir de ses mauvaises expériences a poussé Marcellin Champagnat à se démener pour que d'autres n'aient pas à en subir de pareilles. Avons-nous à cœur d'épargner à d'autres les déceptions que nous avons connues?

3. Marcellin Champagnat a trouvé dans la Société de Marie un soutien, une inspiration, un guide. Porter le nom de Marie, compter sur son aide, travailler à faire renaître l'Église ont donné un sens à sa vie. En est-il de même pour nous?

Fourvière 5. Jeanne-Marie Chavoïn

Jusqu'à maintenant, le thème de Fourvière nous a menés au grand séminaire de Lyon en 1815 et 1816. Quittons Lyon et rendons-nous au petit village de Coutouvre, une soixantaine de kilomètres dans la direction nord-ouest. Belle campagne. Un gros village d'environ mille sept cents habitants. Là habitent deux amies, Jeanne-Marie Chavoïn et Marie Jotillon. La première aura bientôt trente ans, la deuxième vingt-cinq. Si elles avaient voulu se marier, ce serait déjà fait. Il y a une dizaine d'années, Philibert Lefranc, un séminariste en vacance chez le curé, leur a donné le goût d'une vie spirituelle intense. Depuis ce temps-là, elles cherchent. Il y a bien des couvents où elles seraient accueillies volontiers, mais ce n'est pas ce qui les attire. Un beau jour, fatiguée d'attendre, la plus jeune, Marie Jotillon, décide de se joindre à un tout petit groupe qui commence quelque chose de neuf.

Cela se passe à Belleville, directement au nord de Lyon, sur la Saône. Marie Jotillon n'a pas atterri là par hasard: le curé de Belleville est l'abbé Gabriel Captier. Trente-cinq ans plus tôt, à peine ordonné prêtre, Captier avait été nommé vicaire à Saint-Bonnet-le-Troncy, le village où habitait la famille Colin. Il y passa cinq ans, mais il resta ensuite en contact avec la famille Colin, et on n'est pas surpris de retrouver, dans le petit groupe qui commence chez lui, la sœur de Jean-Claude Colin, Jeanne-Marie. Comme, en plus, Pierre Colin, le frère de Jean-Claude, a été quatre ans vicaire à Coutouvre, on comprend que Marie Jotillon ait pu se retrouver à Belleville. Elle n'y resta pas. Au bout de quelques mois, elle revint à Coutouvre et reprit sa vie de prière et de charité avec Jeanne-Marie Chavoïn. L'année suivante, en 1817, les deux jeunes femmes reçoivent un appel de Cerdon. Pierre Colin, leur ancien vicaire, les invite à venir commencer la branche des femmes de la Société de Marie.

Pierre Colin n'avait pas signé la promesse de Fourvière en juillet 1816, mais dès qu'il avait pris connaissance du projet mariste de Jean-Claude, il s'était joint au groupe des signataires. Grâce à lui. Jeanne-Marie Chavoïn et Marie Jotillon devinrent aussi membres fondateurs de la Société de Marie. Elles aussi peuvent être considérées comme signataires de la promesse de Fourvière.

Vous trouverez dans les ressources le texte où, après la mort de son amie, Jeanne-Marie Chavoïn raconte l'histoire de Marie Jotillon (OM, doc. 759, § 1-6). Tout cela, bien sûr, c'est de l'histoire. Est-ce que cela peut nous servir aujourd'hui? Voici quelques questions qui peuvent stimuler notre réflexion:

1. Si je faisais l'histoire de mon désir de vie spirituelle, ou de vie de prière, ou de vie de charité, qu'est-ce que je trouverais?

2. Par quels chemins ai-je fini par trouver ma place dans la vie de l'Église?

3. Quels sont mes plans pour contribuer à rendre Marie présente dans la vie de l'Église aujourd'hui?

Fourvière 6. Jean-Claude Colin et le projet mariste au grand séminaire de Lyon en 1816

Replaçons-nous encore une fois au séminaire Saint-Irénée en 1816. Le groupe d'aspirants maristes approche de la douzaine. Étienne Déclas, Étienne Terraillon et Marcellin Champagnat font partie du groupe. La plupart de ses membres sont en troisième année de théologie et seront ordonnés prêtres le 22 juillet 1816. Parmi ces séminaristes se trouve Jean-Claude Colin. Il est relativement jeune (vingt-cinq ans), pas très grand, bon étudiant. Comment fut-il recruté? Je reprends ici un passage de la brochure «Devenir mariste» (p. 26-28):

Qui parla d'abord à Jean-Claude Colin du projet mariste? Terraillon assure que ce fut Étienne Déclas (OM, doc. 750, 3). Déclas affirmait en 1842 et en 1844 que Courveille luimême avait recruté Colin (OM, doc. 551, § 2, et 591, § 8). Un récit remontant à Déclas et qui nous parvient par le père Detours fournit, en tout cas, les détails les plus pittoresques.

Pendant les vacances de l'été 1815, Courveille et Déclas avaient correspondu au sujet de l'idée lancée par Courveille:

Au retour [donc, à la Toussaint 1815], on commença à glisser cette idée à d'autres. On se réunissait dans la chambre de monsieur Cholleton dans ce but. C'est de cette chambre et de cette réunion que le père Déclas sortit un jour pour aller chercher en récréation le petit Colin, comme on l'appelait. Le père Colin vint et, l'idée lui étant agréable, il consentit à faire partie de la réunion (OM, doc. 868, § 2).

«L'idée lui étant agréable». L'expression est bien inoffensive. Nous sommes pourtant invités à l'entendre au sens le plus fort du mot. Les notes recueillies en 1869 par le père Jeantin rapportent en effet un propos du père Colin, alors presque âgé de quatre-vingts ans, qui éclaire singulièrement le sens de l'expression «l'idée lui étant agréable». Jeantin écrit à propos du père Colin:

Il disait encore: «Cette idée (de former une Société de Marie) m'a été très utile. Que de fois on a voulu m'associer tantôt à une œ uvre, tantôt à une autre! Avec cette idée, rien de tout cela ne me convenait. Mais dès que l'abbé Courveille manifesta le projet d'une Société de Marie, je me dis: Voilà qui te va! et je m'unis à eux» (OM, doc. 819, § 9).

Quelle idée Jean-Claude Colin avait-il donc en tête qui l'immunisait contre la séduction d'autres projets? Autant il a affirmé tout au long de sa vie l'existence d'une telle idée, autant, à la fin de sa vie, il a résisté aux efforts du père Jeantin pour lui en faire préciser le contenu. Dès 1824, en effet, alors que Jean-Claude Courveille est reconnu comme celui qui a pensé à la Société de Marie et qui y travaille extérieurement depuis huit ans, Jean-Claude Colin déclare à l'administrateur apostolique du diocèse de Lyon qu'il existe «des personnes qui, sans avoir travaillé extérieurement à l'œ uvre, en avaient conçu le projet avant que personne n'y pensât» (OM, doc. 117, § 4).

Trente ans plus tard, en 1854, le père Colin écrivait encore, à propos du projet lancé au grand séminaire en 1815 et 1816, que ce projet avait été «conçu et médité auparavant» (OM, doc. 753, § 1). En 1868, le père Jeantin formulera ainsi, peut-être en le durcissant, ce qu'il avait compris de la pensée du père Colin: «Le rôle de M. Courveille s'était borné à faire connaître extérieurement une idée que d'autres avaient eue sans lui» (OM, doc. 813, § 2).

Par contre, lorsqu'il essaiera de faire dire au père Colin en quoi consistait son idée, le père Jeantin n'obtiendra que des résultats fort décevants, du moins si l'on s'engage sur la piste qui semble avoir été la sienne, à savoir que le projet lancé par Courveille au grand séminaire était identique à celui que Colin nourrissait déjà en lui. Si, prenant soin de ne pas forcer la pensée de Colin, on se laisse guider par lui, on se retrouve non devant un projet structuré de fondation d'une congrégation religieuse, mais devant des aspirations de jeunesse qui remontent loin et qui ont encore le pouvoir d'émouvoir Colin à la fin de sa vie.

Jeantin a noté en 1869:

Il raconta un jour qu'étant encore bien jeune, avant de commencer ses études classiques, il avait un désir ardent de se retirer seul dans un bois, pour y vivre loin du monde et que, ne pouvant exécuter ce projet, qu'il se rendit au petit séminaire de Saint-Jodard. Au souvenir de cette époque de sa vie, il disait en pleurant: Alors j'étais bien plus fervent et plus dévot à la sainte Vierge que maintenant (OM, doc. 819, § 7).

Nous avons vu plus haut que le jeune Jean-Claude était entré à Saint-Jodard non pour être prêtre, mais pour se «retirer du monde» (OM, doc. 499, 2). Nous n'en apprendrons pas beaucoup plus sur le désir d'aller vivre dans les bois qui mena le jeune Colin au séminaire. Mais nous sentirons peut-être mieux ce qui, onze ans plus tard, quand il fut invité à se joindre au groupe des aspirants maristes, fit dire au petit Colin: «Voilà qui te va!»

Questions pour notre réflexion:

1. Si je repense à mon adolescence, qu'est-ce que je rêvais alors de faire de ma vie?
2. Qu'est-ce qui me vient à l'esprit quand je pense au désert? Quels sentiments éveille en moi l'image du désert?
3. Rechercher Dieu, trouver Dieu. Cela veut-il dire quelque chose pour moi?

Fourvière 7. Le texte de la promesse du 23 juillet 1816

Nous arrivons au terme du parcours de cette année: Fourvière comme symbole de notre engagement vis-à-vis du projet mariste. Il y a deux parcours: le nôtre et celui des premiers Maristes. Notre démarche consiste à éclairer l'un par l'autre.

Le point de départ de mon parcours, c'est le jour où j'entends parler des Maristes, de la Société de Marie. Jusque là, j'ai vécu beaucoup de choses. J'ai probablement cherché à vivre en baptisé, c'est-à-dire en disciple de Jésus-Christ, comme membre d'une communauté de croyants. J'appartiens à l'Église. J'y trouve ma nourriture: la parole de Dieu et l'eucharistie. Je connais Marie, la mère de Jésus. Et un beau jour, j'apprends qu'il y a des baptisés qui s'appellent maristes, qui portent le nom de Marie. Et cela m'intéresse. Pourquoi?

Le point de départ du parcours des premiers Maristes, c'est le jour de 1815 où Étienne Déclas entend parler d'un projet de Société de Marie. Cela se passe au grand séminaire de Lyon. Jean-Claude Courveille a entendu dans son cœur la Vierge Marie lui dire: Je veux qu'il y ait une Société de Marie. Il y a une Société de Jésus; je veux qu'il y ait une Société de Marie. Étienne Déclas dresse l'oreille. D'autres compagnons aussi.

Le milieu de mon parcours consiste à découvrir ce que veut dire être mariste, porter le nom de Marie. Cela veut dire deux choses: Marie m'appelle et Marie m'envoie. Elle m'appelle par mon nom et elle me veut dans sa famille. Elle m'envoie remplir une tâche: elle veut que je la rende présente dans l'Église où je me trouve. En tant que mariste, j'ai à faire en sorte que l'Église apparaisse sous le visage de Marie.

Le milieu du parcours des premiers Maristes, ce sont les mois pendant lesquels ils discutent ce que va être la Société de Marie: qui va en faire partie? quel va être son rôle dans l'Église de leur temps? Après la révolution française, l'Église est à rebâtir, mais elle ne peut plus être ce qu'elle était avant la révolution. Elle va devoir être à l'image de Marie dans l'Église primitive: femme de foi inconnue et cachée.

Le point d'arrivée de mon parcours de Fourvière, c'est le moment où je m'engage: j'accepte de porter le nom de Marie et de prendre sur moi la tâche qui m'est confiée.

Le point d'arrivée du parcours des premiers Maristes, c'est la promesse signée le 23 juillet 1816 dans la chapelle de Notre-Dame de Fourvière: faire exister la Société de Marie. Voici le texte de la promesse:

Formulaire d'engagement des premiers aspirants maristes utilisé lors de la cérémonie de consécration à Fourvière le 23 juillet 1816 (OM, doc. 50, traduit du latin).

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Tout pour une plus grande gloire de Dieu et un plus grand honneur de Marie, mère du Seigneur Jésus.

Nous soussignés, désireux de contribuer à une plus grande gloire de Dieu et à un plus grand honneur de Marie, mère du Seigneur Jésus, affirmons et manifestons notre intention sincère et notre ferme volonté de nous consacrer, dès qu'il sera possible, à former la très pieuse congrégation des Mariistes.

C'est pourquoi, par le présent acte et par notre signature, nous consacrons sans appel, pour autant que nous le pouvons, nous-mêmes et tous nos biens à la Société de la sainte Vierge.

Ce que nous faisons, non en enfants ni à la légère, non dans quelque but humain ou par espoir de gain temporel, mais avec sérieux, maturité, après avoir pris conseil et tout pesé devant Dieu, uniquement en vue d'une plus grande gloire de Dieu et d'un plus grand honneur de Marie, mère du Seigneur Jésus.

Nous nous offrons à toutes les peines, travaux, embarras et, s'il le faut un jour, aux tortures, car nous pouvons tout en celui qui nous rend forts, le Christ Jésus.

C'est à lui que, par là même, nous promettons fidélité au sein de notre sainte mère, l'Église catholique romaine, nous attachant de toutes nos forces à son chef suprême, le pontife romain, ainsi qu'au révérendissime évêque, notre ordinaire, de manière à être de bons serviteurs du Christ Jésus, nourris des paroles de la foi et de la belle doctrine que nous avons suivie par sa grâce.

Confiants que, sous le règne de cet ami de la paix et de la religion qu'est notre roi très chrétien, cette institution viendra sous peu à la lumière, nous nous engageons solennellement à dépenser nous-mêmes et tous nos biens pour sauver les âmes par tous les moyens sous le nom très saint et avec l'appui de la Vierge Marie.

Tout ceci sauf le jugement des supérieurs.

Louée soit la sainte et immaculée conception de la bienheureuse Vierge Marie.

Amen.

Le parcours de Cerdon

Cerdon 1. «Ces paroles nous étaient sans cesse présentes».

Après Fourvière, Cerdon est le lieu symbolique de la deuxième étape de la formation à la spiritualité mariste. Fourvière symbolise l'engagement dans la Société de Marie. Quelqu'un (Jean-Claude Courveille) m'a dit: «Marie désire une société qui porte son nom». L'Église vit une période de crise; Marie veut lui être présente comme elle l'a été au moment où l'Église prenait naissance. Elle lui sera présente par les personnes qui accepteront de porter son nom. Par les Maristes, Marie sera présente à l'Église en ces temps difficiles. Pour répondre au désir de Marie, je m'engage à faire partie de sa société. Elle m'invite à porter son nom. J'accepte, en comprenant que cela m'engage à faire honneur à ce nom et à remplir la mission qu'elle me confie. En faisant ce pas, je donne une direction à ma vie.

Cerdon représente l'étape qui suit l'engagement, celle où je vais découvrir peu à peu le paysage spirituel de la spiritualité mariste. Comme on découvre un boisé à mesure que l'on avance sur le sentier qui y serpente, nous explorerons les différents aspects du monde spirituel mariste. Notre visite ne prétend pas faire le tour complet de cet univers. Nous choisirons sept moments, sept échantillons.

Les paroles en question sont celles de Marie: "J'ai été le soutien de l'Église naissante; je le serai encore à la fin des temps". En 1848, Colin disait à leur propos: elles «ont été, tout à fait dans les commencements de la Société, ce qui nous a servi de fondement et d'encouragement. Elles nous étaient sans cesse présentes. On a travaillé dans ce sens, si je puis parler ainsi» (Entretiens spirituels, doc. 152). Prise littéralement, cette déclaration de Colin signifie que les paroles de Marie agissaient en lui dès son arrivée à Cerdon. La Société de Marie a été bâtie sur elles. Elles donnaient du cœur aux premiers Maristes. Ceux-ci les gardaient toujours devant eux. Elles ont donné à la Société de Marie sa physionomie. Nous n'aurons jamais fini de les méditer.

Commençons par les recevoir comme les a reçues Colin: Marie parle. Qu'elle parle à Jean-Claude Courveille et non à lui n'a pas d'importance. C'est elle qui parle. À travers ses paroles, nous nous situons dans l'Église comme elle-même s'y situe. L'Église est en train de naître et Marie est son soutien. Quoi de plus fragile qu'un être naissant? Qui a davantage besoin de soutien? L'Église naissante, ce sont quelques femmes et quelques hommes qui ont vu Jésus mort et qui disent qu'il est vivant. Qui va les croire? Beaucoup vont les croire. Beaucoup vont se rassembler pour entendre les paroles de Jésus, pour célébrer sa présence au milieu d'eux. Marie, la mère de Jésus, est avec eux. Par sa propre foi, elle les soutient dans leur foi. Deux mille ans plus tard, l'Église est redevenue aussi fragile qu'elle l'était au début. Il n'est pas plus facile de croire en Jésus ressuscité que ce pouvait l'être au lendemain de sa mort sur la croix. Au milieu du tapage qui remplit nos jours et nos nuits, la parole de Jésus a bien du mal à se faire entendre. Nous avons bien de la peine à nous retrouver autour de la table où Jésus nous donne sa chair à manger et son sang à boire. Dans la société qui se construit, l'Église a encore à naître. Pour Jean-Claude Colin et pour les Maristes qui désirent apprendre de lui, Marie est le soutien de l'Église naissante de la fin des temps. Sa foi nous appartient. Nous pouvons nous appuyer sur elle. Nous aussi, comme Colin à Cerdon, pouvons travailler dans le sens des paroles de Marie: «J'ai été le soutien de l'Église naissante; je le serai encore à la fin des temps». À nous aussi ces paroles peuvent servir «de fondement et d'encouragement». Il suffit qu'elles nous soient sans cesse présentes. L'exercice correspondant à Cerdon 1 consiste à se rappeler fréquemment (chaque jour) la parole de Marie: «J'ai été le soutien de l'Église naissante; je le serai encore à la fin des temps».

Questions pour la réflexion et les échanges:

1. Les paroles de Marie, «J'ai été le soutien de l'Église naissante; je le serai encore à la fin des temps», peuvent-elles être pour nous le genre d'inspiration qu'elles ont été pour les premiers Maristes?
2. Quelle idée nous faisons-nous de Marie soutien de l'Église naissante? Comment nous faire une telle idée? Où aller, par où commencer?
3. La fin des temps: que peut vouloir dire cette expression pour nous?

Cerdon 2. Six années de douceur extrême

En Cerdon 1, nous avons entendu Colin nous dire combien les paroles sur Marie soutien de l'Église naissante lui étaient restées présentes dès les tout débuts et comment ces paroles l'avaient travaillé. On peut donc dire sans exagérer que dès son arrivée à Cerdon Colin vit sous l'influence de ces paroles de Marie. Elles donnent à sa vie sa direction. À partir d'elles prend forme ce qui va devenir la Société de Marie. Avec Cerdon 2, nous abordons une autre dimension des années de Cerdon, qui touche davantage à la vie intérieure de Colin. Pendant ses années de séminaire, Colin était un jeune homme tourmenté, inquiet. Plus tard, il raconta à Pierre-Julien Eymard, qui le rapporta à Mayet, qu'il avait été «jusqu'à 25 ans accablé de peines d'esprit, de scrupules et d'angoisses» (OM, doc. 546).

Colin raconte aussi: «Au commencement que j'étais vicaire, pendant deux mois, je ne disois jamais une parole plus élevée que l'autre... On se plaignoit de tous côtés que j'étois froid, que j'étois mort» (OM, doc. 487, § 2). Or, Mayet nous rapporte aussi qu'à Cerdon Jean-Claude Colin était le prêcheur préféré des hommes: «Il annonçait la parole de Dieu avec vigueur et les hommes l'aimaient beaucoup. Quand il montait pour prêcher, les hommes disaient: C'est l'abbé, c'est l'abbé, et ils étaient bien contents» (OM, doc. 745, § 8). De timide et scrupuleux, Colin était devenu sûr de lui, épanoui. Que s'était-il passé?

La réponse se trouve peut-être dans d'autres paroles de Colin: «Pendant 6 ans, j'ai éprouvé une douceur extrême en pensant à cette Société avec un clair sentiment que c'était l'œuvre de Dieu» (OM, doc. 447). Et encore: «Au commencement, quand je pensais à la Société, pendant 6 années, j'éprouvai une consolation sensible à sa pensée seule; quand j'apprenais quelque nouvelle, je m'épanouissais tout entier, mon visage rayonnait» (OM, doc. 519, § 7).

Vers la fin de sa vie, dans un passage dicté par lui, où chaque mot est pesé avec soin, Colin nous laisse entrevoir le secret de la douceur extrême, de la consolation sensible qui illumina ses six premières années à Cerdon: «plein intérieurement d'une vive confiance équivalente à une espèce de certitude que le projet venait de Dieu et qu'il se réaliserait à la longue, [il] profita des moments libres que lui laissait le saint ministère pour en préparer le succès en jetant par écrit les premières pensées qui devaient servir de fondement aux constitutions» (OM, doc. 815, § 3).

La Société de Marie, avec les règles qui lui donnent son visage particulier, trouve son origine dans le climat de bonheur qui enveloppa les premières années de Cerdon. Ce bonheur naît d'une certitude, un sentiment clair que la Société est l'œuvre de Dieu et donc qu'elle va se réaliser. L'exercice que nous propose Cerdon 2 consiste à nous demander: Est-ce que je crois que la Société de Marie est l'œuvre de Dieu? Est-il vrai que Marie veut une société qui porte son nom? C'est une question que nous nous posons dans la prière. Je me recueille, je demande à l'Esprit de Dieu de m'éclairer, et je me demande: Est-ce que je crois que Marie veut sa société, et qu'elle m'appelle à en faire partie? Comment le savoir? Je n'ai pas besoin de miracles ni de révélations. Que j'aie trouvé sur ma route des Maristes et que je me sois senti attiré par le nom de Marie répond déjà à ma question. Et maintenant je demande au Seigneur qu'il augmente ma foi, qu'il rende plus solide ma certitude que la Société de Marie est son œuvre. À mesure que cette certitude grandira en moi, j'éprouverai la douceur extrême qui remplissait le cœur de Colin.

Questions pour la réflexion et les échanges;

1. Quand et où ai-je trouvé sur mon chemin la Société de Marie, les Maristes?
2. Quelle expérience me ferait dire que j'ai éprouvé un bonheur profond?
3. Quand je pense que je suis membre de la famille mariste, est-ce que j'y vois une manifestation de l'amour de Dieu pour moi?

Cerdon 3. «Je les animais»

Le 14 décembre 1833, Colin écrivait de Rome à Jeanne-Marie Chavoïn, supérieure des sœurs maristes de Bon-Repos à Belley: «J'ai reçu votre lettre avec plaisir. Je ne suis pas surpris que vous souffriez beaucoup. Offrez toutes vos souffrances pour la réussite de l'œuvre, et soyez toujours pleine de confiance et d'abandon entre les mains de Dieu. Prenez courage au milieu de vos peines; il faut que nous enfantions dans la douleur la Société, comme notre bonne Mère nous a enfantés au pied de la croix, pour ses enfants adoptifs» (OM, doc. 296, § 4).

Jeanne-Marie Chavoïn et Jean-Claude Colin étaient clairement sur la même longueur d'ondes en ce qui concerne la Société de Marie. Leur entente remonte à plus de quinze ans, au moment où Jeanne-Marie Chavoïn est venue s'établir à Cerdon avec sa compagne Marie Jotillon. Nous sommes en 1817. Jean-Claude est à Cerdon depuis un an. Son frère Pierre est désormais au courant du projet mariste et il invite deux anciennes paroissiennes de Coutouvre à venir mettre en marche la branche féminine de la grande Société de Marie.

Jeanne-Marie Chavoïn et Marie Jotillon logent d'abord chez une petite communauté de sœurs de Saint-Joseph qui travaillent déjà à Cerdon. Cela ne dure guère qu'un an. Marie Jotillon est invitée à aller renforcer une communauté de filles de Marie fondée à Saint-Clair par Jean-Claude Courveille. Restée seule à Cerdon, Jeanne-Marie déménage au presbytère, où elle prendra la charge du ménage des deux abbés Colin. En même temps, elle accueille deux neveux de quatre et onze ans, les petits Millot. Résultat: le presbytère de Cerdon abrite maintenant deux frères prêtres, une ménagère qui est venue fonder une congrégation religieuse, et deux enfants.

Mettre en marche la Société de Marie est le grand rêve. Mais les vicaires généraux de Lyon ne sont pas disposés à libérer une douzaine de jeunes prêtres pour aller commencer au Puy un grand ordre religieux. Évoquant ces difficultés du début, Jeanne-Marie Chavoïn racontait plus tard à Mayet: «Quand ces messieurs étaient comme anéantis par ces contrariétés, j'étais alors pleine de courage et je les animais. Puis, quelquefois aussi, quand ils étaient calmes, mon tour venait. Oh! c'étaient encore nos plus beaux moments. Un jour, ils reçurent une lettre qui les crucifia et le même

courrier apportait une réponse importante. Ces messieurs étaient abattus. Je leur dis: Allons à l'église. On y allait tous les trois. On priait une heure, une heure et demie, et l'on sortait de la prière en paix et content» (OM, doc. 513, § 3).

Questions pour la réflexion et les échanges:

1. La vie d'une fraternité mariste dépend de chacun de ses membres. De quelle manière est-ce que je contribue à la vie de mon groupe?
2. La vie d'une communauté chrétienne dépend de chacun de ses membres. De quelle manière est-ce que je participe à la vie de ma communauté chrétienne?
3. De quelle manière notre fraternité mariste contribue-t-elle à l'animation de la communauté chrétienne?

Cerdon 4. Le vœu de 1819: aller à Rome

Le 25 août 1833, de Belley, Jean-Claude Colin écrivait à Marcellin Champagnat: «Le moment de notre départ pour Rome arrive; je serai à Lyon jeudi matin 29 du courant. Plusieurs de nos confrères m'accompagnent jusqu'à Lyon; nous nous réunirons entre sept et huit heures du matin chez madame Chavassieu, petite rue Bombarde; de là, vers les huit heures, nous monterons tous à Fourvière pour notre voyage sous la protection de notre commune mère» (OM, doc. 283). Accompagné de Pierre Chanel et d'Antoine Bourdin, Colin partit de Lyon le 29 août, arriva à Rome le 15 septembre et ne revint à Belley que quatre mois plus tard.

À son retour, Colin écrivit à Champagnat: «Le but de mon voyage était uniquement de consulter sur notre entreprise et d'accomplir un vœu que j'avais fait depuis longtemps de travailler à l'œuvre jusqu'à ce qu'elle eût été soumise au souverain pontife» (OM, doc. 307).

Pour nous faire une idée de ce qui a poussé Colin à faire ce vœu, le mieux est encore de l'écouter raconter ce qui se passait en lui à l'époque où il se vit obligé de se charger des affaires de la Société:

Je souffrais beaucoup; j'avais dans moi une opposition si forte pour ne pas faire cela; je serais allé je ne sais où pour échapper; toute mon âme était brouillée; je disais bien cependant: «Mon Dieu, que votre volonté soit faite!» Je me forçais pour le dire, mais il me semblait que ce n'était pas de bon cœur. J'avais aussi de grandes tentations contre la sainte Vierge qui me portaient, oui, à n'avoir plus confiance en elle, parce qu'elle me laissait chargé de toutes ces choses, moi qui l'avais tant priée de faire autrement. Je vais à Lyon. Je vais voir monsieur Cholleton. Je ne pouvais pas aller voir des gens qui ne connaissaient pas la Société, qui ne nous connaissaient pas. D'ailleurs, il y en avait qui voyaient en nous des ambitieux. Hélas! ambitieux... Ah! ils ne savaient pas toutes les violences qu'on se faisait, combien on souffrait pour s'avancer, combien on faisait d'efforts pour faire seulement un pas en avant. Il fallait donc s'adresser à quelqu'un qui fût au courant de toutes nos affaires. Je vais à monsieur Cholleton, je lui fais ma confession, je lui dis: «Mais je ne sais pas où j'en suis. Je dis bien à Dieu que je ne veux que sa sainte volonté, mais tout se soulève en moi quand je dis cela.» Il me répondit que c'était bon, que cela suffisait, que j'étais soumis à la volonté de Dieu (OM, doc. 519, § 2-4).

Pourquoi ce conflit intérieur? Il faut nous reporter à l'année 1819, trois ans après la promesse de Fourvière. Jusque là, le nom auquel le public associe le projet de Société de Marie est celui de Jean-Claude Courveille. Il a lancé le projet au séminaire, il a présidé la cérémonie de Fourvière, il se déclare fondateur et supérieur général, il se démène. Pendant ce temps, à Cerdon, Jean-Claude Colin passe ses nuits à mettre par écrit les règles qui donneront sa physionomie à la Société. Mais Colin se sent de plus en plus mal à l'aise avec la manière dont Courveille pousse le projet: il voudrait forcer la main des évêques, il a besoin d'argent, il se promène en grand manteau bleu. Colin est dans une impasse. Laisser Courveille en charge voudra dire le laisser saborder le projet. Mais Colin a horreur de se mettre en avant. Et comment ne pas donner l'impression qu'il est

simplement jaloux de l'autre? Où est son devoir? Doit-il dire non aux grâces dont il a été inondé et qui l'ont poussé à écrire la règle?

Avec l'aide de Cholleton et sans doute aussi de Jeanne-Marie Chavoïn, Colin entrevoit une solution dans un vœu, une promesse faite à Dieu: oui, il s'occupera des affaires de la Société, mais seulement tant que le projet n'aura pas été présenté au pape. À partir de ce moment, sans mettre ouvertement Courveille de côté, en le faisant même signer en premier, Colin prendra l'initiative des lettres à Rome et finalement, quatorze ans plus tard, il présentera au pape le dossier de la Société de Marie. Au pape maintenant de dire si oui ou non la Société de Marie est bien voulue de Dieu. Colin est bien conscient d'avoir reçu comme une grâce particulière la certitude que Dieu veut la Société de Marie. Il refuse de se fonder uniquement sur cette certitude pour aller de l'avant. Il a aussi besoin de l'assentiment de l'Église dans la personne des évêques et du pape. Nous faisons l'expérience de la présence de Dieu dans l'Église: qu'il s'agisse d'entendre la parole de Dieu, de connaître Jésus-Christ, d'être envoyé en mission annoncer la bonne nouvelle, nous passons toujours par l'Église.

Questions pour la réflexion et l'échange:

1. M'est-il arrivé de ne pas comprendre ce que Dieu pouvait vouloir de moi?
2. Comment Dieu me fait-il savoir ce qu'il veut de moi?
3. Quel rôle joue l'Église dans ma vie?

Cerdon 5. «le petit cabinet de cinq pieds carrés»

Vers la fin de sa vie, alors qu'il avait quatre-vingts ans, Colin disait: «Si je retournais à Cerdon, j'irais voir le petit cabinet de cinq pieds carrés qui était au bas de mon lit. C'est là que je passais les nuits et que j'ai écrit les premières idées sur la Société» (OM, doc. 839, § 36).

En fait, si Colin était retourné à Cerdon, il n'aurait pas trouvé le petit cabinet dont il parle. En effet, le presbytère où Colin a passé ses premières années avait été entièrement rebâti en 1821. Mais on peut imaginer, au bas du lit, ce petit bureau où il passait une partie de ses nuits à écrire. Les cahiers qu'il a remplis de son écriture ont disparu eux aussi, mais nous pouvons nous faire une bonne idée de leur contenu, car de là sont sorties les constitutions que le pape Pie IX a fini par approuver en 1873, plus de cinquante ans plus tard.

Au point de départ de ce travail, il faut toujours voir les paroles de Marie: «J'ai été le soutien de l'Église naissante; je le serai encore à la fin des temps». Colin disait: «Nous avons travaillé dans ce sens». Ces paroles de Marie sont comme les dessins de l'architecte qui vont dicter la forme de l'édifice à construire. Ces paroles vont pousser Colin à écrire. Ce sont elles qui nourrissent chez Colin la certitude que le projet vient de Dieu. Colin dira plus tard: «Le mouvement qui me portait à cette occupation était moins un mouvement volontaire et de mon choix qu'un mouvement intérieur, je dirais presque irrésistible» (OM, doc. 816).

Certes, ce que Colin met par écrit, ce sont des règles, des manières d'agir, une structure de gouvernement qui vont donner à la Société de Marie un visage, qui vont dessiner les contours de la présence de Marie dans l'Église. Nous verrons plus tard quels traits caractérisent ce visage. Mais pour l'instant nous essayons surtout de voir le lien entre la parole de Marie: «J'ai été le soutien de l'Église naissante; je le serai encore à la fin des temps» et les cahiers où Colin passe ses nuits à mettre sur pied la maison de la sainte Vierge. S'il existe aujourd'hui une Société de Marie, des groupes d'hommes et de femmes qui portent le nom de Marie et qui cherchent à rendre Marie présente à l'Église de leur temps, c'est grâce au travail de Colin à Cerdon. Poussé par la conviction que Dieu veut la Société de Marie, Colin écrit, en latin, s'il vous plaît. À mesure qu'il avance, la Société de Marie prend forme. Les Maristes commencent à marcher. Comment Marie va-t-elle être soutien de l'Église de la fin des temps? Par la manière dont ces hommes et ces femmes vont se comporter. Les règles que Colin leur propose vont faire le lien entre Marie présente dans l'Église naissante et les Maristes présents dans l'Église de leur temps.

Jusqu'à Cerdon, tout ce que Colin connaît de la vie d'une congrégation religieuse lui vient de son expérience au séminaire et de ce qu'il a pu lire dans les livres. Au séminaire, il a vécu selon un règlement établi pour des pensionnaires. Il a lu. Il a lu l'évangile et le Traité de la perfection du Jésuite Rodríguez. Il a sans doute lu aussi la Cité mystique de Marie d'Agreda, sur laquelle nous reviendrons le mois prochain. Mais il n'a aucune expérience de la vie religieuse. Il ne la connaît que par ouï-dire. C'est pourquoi les cahiers de Cerdon devront être retravaillés pendant cinquante ans avant de pouvoir devenir les constitutions de la Société de Marie. Mais c'est bien dans ces cahiers que la Société de Marie a commencé à trouver sa physionomie.

Questions pour la réflexion et l'échange:

1. Comment pouvons-nous nous exercer à nous rappeler ce que veut dire être mariste?
2. Comment pouvons-nous faire le lien entre Marie soutien de l'Église et notre comportement de tous les jours?
3. Que mettrions-nous dans une règle pour les membres des fraternités maristes?

Cerdon 6. Marie d'Agreda

«J'ai été le soutien de l'Église naissante; je le serai encore à la fin des temps». La fin des temps était arrivée pour Colin. Elle était arrivée deux siècles auparavant pour Marie d'Agreda. Elle était même arrivée au temps de Jésus. En fait, c'est Jésus qui met fin à l'attente des siècles. Avec lui, l'Église vient au monde. Église naissante et Église de la fin des temps, en un sens, c'est la même chose. Pour nous, comme pour Colin, comme pour Marie d'Agreda, il s'agit de travailler à faire de notre Église une Église naissante, une Église qui commence à neuf.

Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? Quel peut être le contenu de cette expression?

Il y a deux ingrédients: d'abord, une image de ce qu'a été Marie dans l'Église des débuts; ensuite, quelques comportements concrets qui vont donner naissance à cette Église. Les deux ingrédients se complètent mutuellement.

La Cité mystique de Dieu contient plusieurs chapitres où l'on voit le rôle que joua Marie au début de l'Église. J'en choisis un où il s'agit de la première célébration de l'eucharistie. L'extrait qui nous intéresse se trouve en appendice (Agreda 3, n. 96-99). Il avait déjà été signalé par Jean Coste et a été étudié par Yvan Mathieu (Forum novum 3, p. 454). On y voit comment Marie intervient dans le fonctionnement de l'Église: Marie fait sa demande à Dieu le Père (n. 97-98), mais elle veut que Dieu inspire à Pierre de décider: «Je ne suis que cendre et que poussière, la moindre servante des fidèles et la plus petite de toutes les femmes, c'est pour cela que je n'ose point le proposer à vos prêtres les apôtres. Mais inspirez, Seigneur, à Pierre, qui est votre vicaire, de déterminer ce que vous voulez». Le Seigneur lui dit: «Mes apôtres, avec Pierre et Jean, vous parleront, et vous ordonnerez par eux ce que vous désirez, afin qu'on l'exécute» (n. 99). Mais ce n'est pas si simple. Les apôtres arrivent: Marie, les reçoit «avec son respect ordinaire, s'agenouillant et demandant leur bénédiction». Pierre lui dit: Ordonnez. Marie répond: «Seigneur, vous êtes le chef de l'Église et le vicaire de mon très-saint Fils en cette même Église, sa très-sainte volonté approuvera tout ce que vous ordonnerez en son nom, ma volonté est la sienne avec la vôtre» (n. 99).

Un peu plus loin, alors que les apôtres délibèrent à propos d'autres décisions à prendre, Marie d'Agreda écrit: «La grande Maîtresse de l'humilité, l'auguste Marie, les écoutait tous sans dire un seul mot, tant à cause du respect qu'elle portait aux apôtres que parce qu'elle ne voulait point, en exprimant la première son sentiment, gêner la manifestation. de celui des autres; car, quoiqu'elle fût la Maîtresse de tous, elle se comportait toujours comme une disciple qui eût écouté pour apprendre» (Agreda 3, n. 105).

En 1846, Colin disait, en parlant de Marie après l'ascension: «quoiqu'elle fût la première, quand les apôtres se réunissaient pour examiner les intérêts de l'Église, souvent elle ne disait rien, elle qui lisait tout dans le cœur de son divin fils. Et quand enfin les apôtres se tournaient vers elle, Marie, parlant toujours la dernière, leur disait: Mes seigneurs et mes maîtres, il me semble qu'on pourrait peut-être faire ainsi. Ceci serait conforme à l'esprit de mon fils» (Entretiens spirituels, doc. 133).

À la lumière de ces textes, il est intéressant de lire ce que Colin avait écrit (en latin), à Cerdon, au plus tard en 1822 et sans doute quelques années plus tôt:

5. Le supérieur, au conseil, fera toujours connaître son opinion en dernier lieu, c'est-à-dire après tous les autres, et l'opinion qui prévaudra sera celle qui aura obtenu le plus de voix. Cependant, c'est le supérieur qui proposera les sujets pour les différentes charges ou œuvres de la Société et il pourra même dire ce qu'il pense afin que les conseillers donnent leur assentiment à ces nominations. S'il arrive que les votes se répartissent également entre deux opinions, il est loisible au supérieur d'adopter celle qui lui plaira; mais toutefois il est invité et fortement exhorté à se rallier, au nom de l'humilité, à l'opinion opposée à la sienne. Marie, en effet, suivit toujours la volonté des autres plutôt que la sienne (g, 5).

Être soutien de l'Église de la fin des temps comme Marie l'a été de l'Église naissante signifie, pour Colin, que les Maristes se comportent comme Marie s'est comportée au début de l'Église. Un des traits des gens qui portent le nom de Maristes et qui se proposent d'être dans l'Église une présence mariale consiste à avoir un supérieur qui écoute pour apprendre, comme Marie elle-même. Et Colin est convaincu qu'en pratiquant ce genre d'humilité les Maristes recommencent l'Église!

Qu'allons-nous faire d'un tel fondateur?

Questions pour la réflexion et l'échange:

1. Si quelqu'un me dit que l'Église se trouve aujourd'hui comme au lendemain de la mort de Jésus, que tout est à commencer, que nous sommes dans une situation d'Église naissante, quelle est ma réaction?

2. Marie d'Agreda se fait une image de Marie dans l'Église naissante avec sa mentalité de religieuse espagnole du dix-septième siècle. Quelle image de Marie dans l'Église naissante pouvons-nous nous faire aujourd'hui?

3. Pourquoi Colin accorde-t-il une telle importance à la manière dont le supérieur doit se comporter en conseil? En quoi cela va-t-il influencer sur la vie de la Société de Marie? Cela a-t-il quelque chose à dire aux membres d'une fraternité mariste?

Cerdon 7. Cupidité

Les numéros 49 et 50 des constitutions portent le titre: De l'esprit de la Société. Jean-Claude Colin a mis là, à la fin de sa vie, ce qui garderait la Société de Marie vivante, fidèle à elle-même. Dans ce texte assez long, on est porté à passer vite sur quelques mots qui nous paraissent passés de mode: «entièrement vides de toute convoitise des biens terrestres». Convoitise pourrait aussi se dire «cupidité», un mot encore moins populaire aujourd'hui.

Nous aurions tort de sauter par-dessus ces mots, car ils forment le noyau le plus ancien de cet article. Au cours de cinquante ans, en effet, Colin a construit l'article autour du refus de la cupidité. Avec cette expression, nous remontons jusqu'aux années de Cerdon, les six années de douceur extrême où, dans la certitude que Dieu veut la Société de Marie, Colin met les règles par écrit. Grâce à la patience et à la sagacité de Jean Coste, on peut suivre toutes les étapes du travail de Colin. Dès 1833, Colin fait le lien entre l'esprit de la Société et le refus de la cupidité: «L'esprit de la Société est étranger à la cupidité et à l'intérêt propre» (s, 70). Plus tôt encore, à Cerdon, Colin avait écrit: « Tous doivent éviter avec le plus grand soin que, sous quelque prétexte que ce soit, ne s'introduise dans la maison ou ne règne l'esprit de cupidité» (h, 5).

Nous avons bien du mal à faire le lien entre la parole de Marie: «J'ai été le soutien de l'Église naissante; je le serai encore à la fin des temps» et le refus de la cupidité. Comment Colin pouvait-il croire que recommencer l'Église avait quelque chose à voir avec le refus de la cupidité? Et comment pouvons-nous croire aujourd'hui une chose pareille?

Relisons l'histoire de l'Église naissante. Nous verrons quel rôle joue le détachement des biens matériels dans la vie des premières communautés chrétiennes. En Act 4, 32: ils étaient un seul

cœur et une seule âme; personne ne disait sien ce qu'il possédait; tout leur était commun. Joseph, appelé Barnabé, vendit un champ et déposa l'argent au pied des apôtres (Act 4, 37). Ananie et sa femme Saphire furent frappés de mort parce qu'ils avaient retenu une partie du prix de la vente d'un champ et tenté de faire croire le contraire (Act 5, 1-11).

Les premiers chrétiens ont à inventer un monde nouveau, le monde où la mort de Jésus n'est pas la fin de Jésus, mais son commencement. La croix ouvre sur la résurrection. L'Église vient au monde quand les disciples de Jésus, remplis de l'Esprit saint, proclament que Jésus, mort sur la croix, est vivant. À partir de ce moment, ils n'ont plus leur demeure dans le monde. Ils y sont des étrangers, des gens de passage. Ils vivent dans le monde de Jésus ressuscité. C'est là l'Église naissante.

Pour Colin et les Maristes, l'Église est toujours à recommencer. Comme Marie a été le soutien de l'Église naissante, elle veut l'être encore aujourd'hui, par les Maristes. Marie nous appelle à être soutien de l'Église qui recommence. À partir de ses années d'extrême douceur de Cerdon, Colin nous dit: les Maristes ne peuvent annoncer Jésus mort sur la croix et ressuscité que s'ils sont eux-mêmes morts sur la croix et ressuscités, que s'ils refusent de se laisser mener par la cupidité, c'est-à-dire s'ils mettent leur confiance non dans les biens matériels, mais dans le Seigneur qui relève Jésus d'entre les morts .

Questions pour la réflexion et les échanges:

1. Quel nom donnerions-nous aujourd'hui à la cupidité?
2. Quel rôle peut jouer l'attachement aux biens matériels dans la vie de l'Église?
3. Comment la cupidité peut-elle jouer un rôle dans ma vie?

Le parcours du Bugey

Bugey 1. Instruments des miséricordes divines

Le dimanche 9 janvier 1825, Étienne Déclas et Jean-Claude Colin quittaient le presbytère de Cerdon et empruntaient le sentier de la Tière, qui reliait Cerdon au village de la Balme, trois kilomètres plus loin, mais surtout trois cents mètres plus haut, ce qui n'empêchait pas Déclas de réciter son bréviaire en chemin. Pendant trois semaines, ils montaient chaque matin, donnaient deux instructions, l'une le matin et l'autre le soir, et ils faisaient le catéchisme aux enfants après dîner. Un dimanche au moins, Déclas redescendit à Cerdon pour dire la deuxième messe. C'était la première mission des Maristes.

L'image qui vient à l'esprit quand je pense à Déclas et Colin à la Balme est celle de Jésus en Mt 9, 36: «Voyant les foules, il fut pris de pitié pour elles, parce qu'elles étaient harassées et prostrées comme des brebis qui n'ont pas de berger».

Cette image à son tour renvoie à celle du Seigneur qui s'adresse à Moïse au buisson qui ne brûle pas: «J'ai vu la misère de mon peuple en Egypte et je l'ai entendu crier sous les coups de ses chefs de corvée» (Ex 3, 7). (Voir aussi Nb 27, 17; 1 R 22, 17)

Les Maristes se voient comme les instruments de Jésus et du Seigneur des miséricordes:

Gratia vobis et pax, ce sont aussi les paroles que nous vous adressons en parraissant au milieu de vous, ce sont les biens, la grâce et la paix, que nous vous souhaitons dès le commencement de cette retraite. C'est pour vous aider à conserver, à augmenter ce précieux trésor, la grâce et la paix ou à le recouvrer si par malheur vous l'aviez perdu que la providence de Dieu vous donne des instrumens de ses miséricordes sur vous. C'est là la fin pour laquelle cette providence de Dieu nous envoie au milieu de vous comme les instrumens, tout indignes que nous sommes, de sa miséricorde sur vous (Sermon d'ouverture d'une mission, APM 251.41).

Un instrument, cela se façonne patiemment, comme un violon:

Les missionnaires auront le souci de devenir, par les vertus solides, les instruments adaptés des miséricordes divines, et ainsi de produire des fruits dans la vigne du Seigneur; ils ne mettront donc pas leur confiance en eux-mêmes et en leur propre science; ils ne monteront pas en chaire sans avoir préparé ce qu'ils ont à dire, et ils donneront, les jeunes surtout, les sermons qu'ils auront composés, à lire à ceux qu'aura désignés le supérieur, afin que soit corrigé ce qui ne serait pas très correct ou sentirait la prétention (s, 43; Summarium de 1833).

«Ces exemples admirables d'humilité [Jésus et Marie], ils s'emploieront de toutes leurs forces à rivaliser avec eux, autant que la grâce le permettra, afin que, complètement vides d'eux-mêmes et de vaine gloire, ils soient comblés de grâces, et deviennent entre les mains de Dieu les instruments dociles des miséricordes divines à l'égard du prochain»... (C, 428; Constitutions de 1872).

Colin s'adresse d'abord à des prêtres. Les membres des fraternités maristes sont appelés à faire leurs toutes les dimensions de la spiritualité mariste: l'engagement symbolisé par Fourvière, le sens aigu de Dieu symbolisé par Cerdon, le souci d'annoncer la bonne nouvelle symbolisé par le Bugey.

Après avoir entendu les propos d'aujourd'hui...

1. Pouvez-vous faire un portrait des premiers missionnaires maristes dans le Bugey?
2. D'après vous, quel visage de Dieu nous révèle-t-il?
3. Comment pouvons-nous être des instruments de la miséricorde divine dans le monde et l'Église actuelle?

Bugey 2. «Je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs» (Mt 9, 13).

Le 24 novembre 1846, à table après le repas, Colin disait:

Messieurs, quand vous êtes en mission, oh! faites bien attention à ce que je vais vous dire: S'il vous vient quelque grand pécheur, ah! soyez pleins de charité de patience avec lui; oui, quand vous devriez rester tout le jour pour le consoler, l'encourager, le ramener au bercail. Oh! ne plaignez pas votre temps. C'est ce que la règle nous dit. Voilà l'œuvre du missionnaire: la conversion des pécheurs. S'il se présente une âme qui soit déjà dans la bonne voie, soyez court alors; après la confession, quelques mots pour les engager à la persévérance, et puis c'est fait. Ce n'est pas à ces personnes-là que nous sommes envoyés. Les Maristes peuvent dire ce que Notre-Seigneur disait de lui: Non veni vocare justos sed peccatores [Je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs] (Entretiens spirituels, doc. 132, § 20-22).

Et de fait on trouve dans les constitutions le passage suivant:

Ils seront assidus au saint tribunal de la pénitence et quand ils y seront appelés ils s'y rendront sans retard. Ils accueilleront tous les pénitents, quelle que soit leur condition, avec la même charité et la même mansuétude. S'il s'agit d'exhorter des âmes pieuses à la persévérance et au progrès spirituel, ils peuvent leur consacrer moins de temps. Mais quand il s'agit de réconcilier à Dieu des pécheurs, surtout très endurcis, ils doivent se dépenser sans compter (1) et n'épargner ni leur temps ni leur peine (Constitutions de 1872, C, 266).

(1) 2 Corinthiens 12, 15: Pour moi, bien volontiers je dépenserai et me dépenserai moi-même tout entier pour vous.

Les temps ont bien changé depuis les premiers Maristes. De plus, Colin s'adressait à des prêtres. Comment peut se traduire aujourd'hui pour les membres des fraternités maristes le souci des pécheurs? Souvenons-nous d'abord que ce souci est lié à la vocation de la Société de Marie. Les Maristes partagent le souci de Marie pour les pécheurs. C'est un souci maternel.

Mais y a-t-il encore des pécheurs aujourd'hui? Y a-t-il encore des péchés? Lorsqu'on parle aujourd'hui du péché, c'est pour rire de ce qu'on en disait autrefois. Par exemple, à propos d'un couple qui célèbre dix ans de vie commune, on dira: « Ils vivent dans le péché depuis dix ans». Il faut bien dire que les gens n'ont pas toujours tort de penser que pour l'Église le péché c'était d'abord le sexe. Peut-être serons-nous cependant d'accord pour considérer que le péché existe et que l'Église le condamne: exploiter le faible, battre sa femme ou ses enfants, maltraiter une personne âgée ou malade. Et il y a des gens que tout le monde condamne volontiers, qui sont les lépreux d'aujourd'hui: les prêtres auteurs d'abus sexuels; les pédophiles; les incestueux; les conducteurs ivres. Le péché existe, et les pécheurs aussi.

La question qui se pose pour nous, Maristes: Sommes-nous envoyés non pour les justes mais pour les pécheurs?

Questions pour la réflexion:

1. Qui sont les pécheurs aujourd'hui?
2. Est-ce que je me reconnais moi-même comme pécheur?
3. Quelle peut être l'attitude du Mariste envers le pécheur?

Bugey 3. La prédication

Les sermons de mission de Jean-Claude Colin ont été conservés, écrits de sa main. Peu risquent d'avoir été prononcés comme tels. Ce sont surtout des exercices, des résumés, des extraits de collections de sermons qui ont servi de modèle. Pendant l'été, les missionnaires étudiaient et écrivaient leurs sermons. Colin se rappelle:

«Quand le temps de la mission était venu, nous partions avec nos petits sacs noirs.»

«Dans nos petits sacs noirs était notre trésor, je veux dire nos sermons; ce ne serait pas un trésor pour d'autres, mais enfin, c'est celui du missionnaire» (OM, doc. 581, § 3, addition k).

Avoir la clef du cœur humain, c'est beaucoup, disait-il. Oui, il faut gagner l'estime et le cœur de l'homme pour gagner un jugement, et il citait à ce sujet le trait dont il avait été, je crois, témoin dans une mission qu'il avait donnée. Ma femme, donne-moi un chapelet, dit un homme sans religion en sortant du sermon; aujourd'hui j'ai pleuré; demain je vais me confesser. Oui, disait le P. Colin, une larme n'est pas une conversion, mais le surnaturel vient ensuite. Il faut savoir prendre les hommes (OM, doc. 590).

L'échantillon ci-dessous donnera une idée de ce que les Maristes disaient en chaire:

Discours d'ouverture d'une mission (n. 32)

Gratia vobis et pax a Deo patre vestro et domino Jesu Christo Rom. 1. 7.

Que la grâce et la paix de la part de Dieu notre père et de J(ésus) C(hrist) notre Seig(neur) soit avec vous.

Ce sont les paroles que l'apôtre s(ain)t Paul met à la tête de son épître aux Romains et de presque toutes les autres lettres adressées aux fidèles de la primitive église. C'est par là que ce grand apôtre montrait aux fidèles la pureté de son zèle et de sa charité et leur annonçait le but et la fin de ses prédications. Gratia vobis et pax. Ce sont aussi ces mêmes paroles que nous osons vous adresser dès la première fois que nous paraissons dans cette chaire au milieu de vous. Que la grâce et la paix soient avec vous, la grâce qui fait les s(ain)ts, les bien aimés et les amis de Dieu, la paix de la conscience, qui est le fruit de la grâce et le germe de la paix éternelle. Gratia vobis et pax. La grâce et la paix, biens inestimables, que le chrétien véritable sait apprécier, recherche comme son unique trésor sur la terre, que nous vous souhaitons dès le commencement des ces

jours de salut qui vous sont donnés pour acquérir ou augmenter ces trésors précieux de la grâce et de la paix. Oui, m(es) très ch(ers) frères, c'est pour vous aider, vous encourager à retenir, à conserver, à augmenter ce trésor de la grâce et de la paix, ou à le recouvrer si par malheur [vous l'aviez perdu], que Dieu vous donne les secours extraordinaires d'une mission, qu'il nous envoie dans votre paroisse comme pour être les instruments, tout indignes que nous [sommes], de sa miséricorde sur vous. Nous nous trouverons heureux si par notre ministère nous pouvons concourir à votre bonheur, contribuer à vous affermir dans la foi et la pratique de la vertu, ou à vous y ramener si vous vous en étiez écarté.

Dans cet espoir nous venons avec joie et empressement pour nous rendre les témoins de votre piété ou de votre retour à Dieu et pour trouver dans les exemples que vous nous donnerez de nouveaux motifs de rendre grâce à Dieu, et de le servir nous même désormais avec plus de ferveur. C'est ainsi que nous nous consolons, que nous nous encourageons mutuellement les uns les autres par la foi qui nous est commune, qui nous unit tous et qui de tous les chrétiens n'en fait qu'une famille dont JC est le chef simul consolari in vobis per eam quae invicem est, fidem vestram atque meam.

Ne nous regardez donc point comme étrangers au milieu de vous, fratres enim sumus, car nous sommes tous frères; nous avons tous le même père céleste qui est Dieu, la même patrie qui est le ciel, le même but qui est de nous sauver. Rien autre ne distingue de vous que la qualité de prêtre à laquelle il a plus à Dieu nous élever. Nous sommes des hommes comme vous, pétris du même limon que vous, sujets aux mêmes faiblesses que vous, sachant jusqu'où peut aller la faiblesse de l'homme; rien donc ne peut nous inspirer la crainte, la défiance et faire appréhender de découvrir les plaies de votre âme au tribunal sacré de la pénitence.

Les fonctions d'un prêtre, d'un pasteur, d'un missionnaire sont divines, son ministère est la continuité du ministère de JC; dont il [est] sur la terre le ministre, le représentant, et le dispensateur des grâces. Il faut pour exercer de [si] hautes fonctions qu'il ait une mission divine, qu'il soit envoyé de Dieu, qu'il vienne au nom de Dieu et revêtu de l'autorité de Dieu et donc [il est] de notre devoir de vous dire hardiment que nous ne venons point en notre nom, s'il en était ainsi vous auriez droit de nous rejeter, mais nous venons au nom de Dieu et revêtu de l'autorité de JC, envoyé par le premier pasteur du diocèse, Mgr l'évêque, auquel JC a dit dans la personne des apôtres ainsi qu'aux autres évêques en communion avec le souverain Pontife, le chef de l'église: sicut misit me pater et ego mitto vos. Comme mon père m'a envoyé aussi je vous envoie. *Ite, docete omnes, allez enseignez toutes les nations: celui qui croira sera sauvé et celui qui ne croira point, qui crediderit salvabitur, qui non crediderit condemnabitur. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus & quorum remiseritis. Nous n'agissons donc point en notre nom, mais au nom de JC. Ce sera lui qui vous prêchera par nous, qui vous invitera à la pénitence, qui vous entendra au tribunal, qui vous recevra, vous absoudra par notre ministère; ce sera lui que vous écouterez lorsque vous nous écouterez comme il le dit lui-même: qui vos audit me audit. Un prêtre, un pasteur, un missionnaire est donc l'envoyé de Dieu, le ministre de JC, l'ambassadeur de Dieu auprès des peuples pour leur annoncer ses volontés, je dis plus il est le plénipotentiaire de Dieu pour traiter les affaires de Dieu avec les hommes et les affaires des hommes avec Dieu, pour réconcilier le ciel avec la terre et la terre avec le ciel, revêtu pour cela d'une autorité telle que Dieu a promis, ratifie dans le ciel tout ce que son ministre aura fait sur la terre; quel pouvoir chrétien donné pour votre bonheur à des hommes comme vous, faibles comme vous? quelles actions de grâce ne devons nous pas à Dieu d'avoir ainsi donné le pouvoir de délier nos consciences, de fermer sous nos pas les abîmes de l'enfer, de les avoir établis comme des canaux par où les grâces descendent du ciel jusque vers vous? mais qu'ils sont redoutables ces pouvoirs entre les mains pour ceux qui les exercent, qu'ils sont bien plus propres à nous humilier qu'à nous inspirer le moindre sentiment de complaisance, car mes très chers frères, et voilà de quoi nous effrayer, la même bouche divine qui a prononcé ces paroles en faveur des apôtres et de leur successeurs, *ite, docete omnes gentes, allez, enseignez toutes les nations, ajoutez en même temps ces autres: quasi rationem reddituri, rappelez-vous que vous rendrez compte de votre ministère. Oui chrétiens, nous rendrons compte à celui qui nous envoie, de toutes les instructions que nous avons..., de toutes les confessions que nous entendrons, de tous les avis, les**

objections que nous vous donnerons, de tout ce que ferons au milieu de vous. Voilà ce qui nous glace le sang dans les veines, voilà ce qui nous arrêterait si nous n'étions soutenus par ces autres paroles de JC *ecce vobiscum sum*, ne craignez rien je suis avec vous. Confidite ayez confiance, oui divin Jésus parce que c'est vous qui nous envoyez au milieu de ce peuple, nous ne compterons que sur vous, vous connaissez notre misère, notre faiblesse, vous savez ce que nous sommes et combien nous désirons nous sacrifier pour le bonheur de cette paroisse, rendez nos désirs efficaces, assistez nous, soyez partout notre boussole, notre lumière et notre force.

Mes frères, avant de terminer cette instruction peut être quelqu'un est-il tenté de me faire une demande, souffrez que j'y réponde. Si quelqu'un par hasard me faisait la demande que firent autrefois les habitants de Bethléem au prophète Samuel *pacificusne est introitus tuus ad nos*, votre entrée parmi [nous] est-elle pacifique? oui leur répondrai-je sans hésiter, tout est pacifique dans nous, nos pensées, nos désirs et tous nos pas; nous ne venons que pour vous apporter la paix, paix avec Dieu, paix avec vous et le prochain; comme déjà vous avez pu en juger, c'est là le premier désir de nos cœurs, le premier de nos souhaits. Nous venons pour affermir dans la paix ceux qui déjà la possèdent, et pour inviter à rentrer dans la paix ceux qui l'auraient perdu par le péché mortel. C'est surtout plus spécialement pour ces derniers que nous venons à l'exemple de JC qui n'est venu chercher le juste mais le pécheur *non veni vocare justos sed peccatores*. Ce seront les pécheurs que nous recevrons, que nous accueillerons avec plus d'empressement, de tendresse et de joie. Notre plus grande consolation sera de les voir revenir à Dieu et par là à leur bonheur, nous nous élèverons contre le péché, nous nous efforcerons de vous en inspirer l'horreur, de vous porter à l'éviter comme l'unique mal de Dieu et de l'homme, mais toujours nous respecterons la personne du pécheur s'il persévère dans son péché, tout notre regret sera de ne pouvoir lui être utile.

Voilà mes frères quels sont nos sentiments; si quelqu'autre chose était capable d'attrister notre cœur, ce ne serait que la crainte que nous ne missions par notre conduite quelques obstacles à l'efficacité de nos désirs et aux torrents de grâce que Dieu vous destine pendant cette mission. Mais nous comptons sur le secours de vos prières, priez pour nous mes très chers frères, en même temps que nous prions pour vous. Priez surtout pour nous, digne pasteur de cette paroisse; nous ne venons que sur votre demande, nous ne ferons rien sans vous et nous serons toujours empressés à recevoir avec reconnaissance vos avis et à en profiter, enfin, mes très [chers] frères, prions tous pour le succès de cette mission, demandons tous la conversion des pécheurs par d'instantes prières, mettons-nous tous dès aujourd'hui sous la protection de la sainte Vierge et de saint Joseph. Prière à l'un et à l'autre &.

Questions pour la réflexion

1. Reconnaissez-vous dans ce discours quelques traits caractéristiques de l'esprit mariste?
2. Qu'attendez-vous aujourd'hui d'un prédicateur, et d'un prédicateur mariste?
3. Avez-vous déjà été amené à parler de Jésus-Christ?

Bugey 4. «Courir le pays»

Une quinzaine d'années après le temps des missions (1824-1829), Jean-Claude Colin nota dans un petit carnet des souvenirs sur les débuts de la Société (OM, doc. 746). Au début du carnet, Colin écrit: «Dans le mois de [octobre] de la même année [1824] Mr Jallon arrive. Avec lui MM. Declas et Colin cadet pendant l'hivers [1825-1826] donnent de petites missions dans les paroisses de Lacour, de Poncieux, St Jerome, Chatillon Corneille, Vieux d'izenave, Aranc. Partout il y a empressement à se confesser et à assister aux instructions» (§ 2).

Pendant l'été 1956, Jean Coste et Gaston Lessard ont recherché les traces du passage des premiers missionnaires maristes dans les paroisses du Bugey. Ainsi, ils ont trouvé dans le registre paroissial de Lacoux, à la date du 11 novembre 1825, qu'un couple marié civilement depuis trente et un ans avait pu se marier religieusement «en vertu des pouvoirs accordés par Monseigneur l'évêque de Belley à messieurs les missionnaires de son diocèse appelés maristes, actuellement en mission dans cette paroisse».

À la fin de mai 1839, Jean-Claude Colin et Étienne Séon, en route pour Bordeaux, s'arrêtèrent à Cognac. De retour à Lyon, Colin déclarait:

Ah! que je voudrais pouvoir avoir quatre ou cinq sujets qui iraient dans les paroisses d'Angoulême, pleins de zèle et de désintéressement. C'est l'esprit d'intérêt qui ruine le ministère. Il faudrait faire voir à ces gens là des prêtres qui ne tiennent à rien, et c'est ceux-là qui les convertiraient. D'ailleurs ils ne manqueraient de rien, j'en ai un exemple dans monsieur Convers. Dieu ne l'a pas abandonné. Oui, courir le pays, ne rien demander, et l'on ferait du bien (Mayet 1, 70).

«Courir le pays, ne rien demander». Dans les constitutions de 1872, le chapitre sur les missions commence ainsi: «C'est l'un des buts de la Société d'aller ici et là, en semant la parole de Dieu et en catéchant les gens peu instruits. Pour s'acquitter avec efficacité et fruit d'un si saint ministère, ils auront toujours devant les yeux l'exemple de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, avant d'enseigner en public, voulut demeurer quarante jours au désert, et ensuite parcourut les villes et les bourgades de Judée, prêchant partout la venue du royaume de Dieu et appelant les pécheurs à la pénitence».

L'image que nous sommes invités à garder devant nous est celle-ci: «Jésus parcourait toutes les villes et les villages, il y enseignait dans leurs synagogues, proclamant la Bonne Nouvelle du Royaume et guérissant toute maladie et toute infirmité. Voyant les foules, il fut pris de pitié pour elles, parce qu'elles étaient harassées et prostrées *comme des brebis qui n'ont pas de berger*. Alors il dit à ses disciples: «La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux; priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson» (Mt 9, 35-38).

Questions pour la réflexion

1. Aller de ci, de là peut vouloir dire simplement aller vers l'autre. Que peut vouloir dire pour moi aller vers l'autre?
2. Proclamer la bonne nouvelle du royaume: quelle forme cela peut-il prendre pour moi aujourd'hui?
3. Appeler les pécheurs à la pénitence: comment cela peut-il se traduire pour moi aujourd'hui?

Bugey 5. La confrérie pour la conversion des pécheurs et la persévérance des justes

Le rêve de Jean-Claude Colin autour de cette confrérie plonge ses racines dans son expérience des missions dans le Bugey. Après plusieurs années de travail dans une paroisse relativement traditionnelle et pratiquante, Colin, accompagné d'Étienne Déclas, prend contact avec des gens qui sont les brebis perdues de l'évangile. Il leur annonce la bonne nouvelle de l'amour de Dieu, les rassemble, les nourrit de la parole de Dieu, les remet en contact avec la grâce des sacrements.

Colin est bien conscient de deux choses: d'abord, si le travail acharné des missionnaires produit du fruit, c'est grâce à la prière. La leur, bien sûr, mais plus encore celle des autres. Comme l'écrit Pierre Colin à l'évêque de Belley: «Si cette retraite a quelque succès, nous ne pouvons l'attribuer qu'aux prières de Votre Grandeur et à celles des braves âmes qui prient pour la conversion des pécheurs» (OM, doc. 131, § 3).

Ensuite, les missionnaires ne font que passer. Après trois ou quatre semaines, ils s'en vont ailleurs. Comment assurer la suite?

La confrérie répond à ces deux soucis. Le paragraphe du Summarium de 1833 gagne à être lu à leur lumière:

Le but général de la Société est de concourir de son mieux, par les prières et les efforts réunis, à la conversion des pécheurs et à la persévérance des justes, et de rassembler en quelque sorte, sous la garde de la Vierge Marie Immaculée et Mère de Dieu, tous les membres du Christ, de tout sexe, de tout âge et de toute condition, d'exciter leur piété et leur foi, et de les nourrir de la doctrine de l'Église romaine; de manière que, comme il était au commencement, de même aussi, à la fin des

temps, avec l'aide de Dieu, tous les fidèles ne fassent *qu'un cœur et qu'une âme* dans le sein de la même sainte Église romaine, et que tous, sous les auspices de la sainte Vierge, marchant dignement devant Dieu, s'emparent de la vie éternelle: c'est pourquoi la Société est ouverte même aux laïcs vivant dans le monde, dans cette confrérie dite tiers ordre de Marie (s, 109).

Cinq ans plus tard, en 1838, Colin est encore tout enthousiasmé par son rêve, et Mayet recueille pour nous une conversation où il s'exprime longuement sur ce sujet (OM, doc. 427, § 1-11; le texte est reproduit en annexe).

Beaucoup plus tard, vers la fin de sa vie, en 1872, Colin exprimera de nouveau ce qu'il entend par la confrérie ou le tiers ordre. Alphonse Cozon, qui l'a écouté longuement, formule le rêve de Colin dans un texte qui mérite toute notre attention:

Dans la pensée du fondateur, le Tiers Ordre ne doit pas être renfermé dans les limites de la Société. Il doit être en un sens une œuvre en dehors de la Société, à laquelle la Société doit communiquer son esprit propre qui est l'esprit de la Sainte Vierge. Son développement ne doit donc pas être restreint aux proportions de la Société; nous ne devons pas le retenir dans nos mains, mais seulement l'y faire passer. Ce n'est donc pas un des rouages de la Société, il ne doit pas rayonner pour ainsi dire autour de nous, comme une planète autour de sa constellation, mais rayonner dans l'Église. Ce n'est donc plus un moyen précieux pour aider la Société en y intéressant de pieux fidèles, mais c'est un moyen d'étendre son action sur le monde de telle sorte que le même élan partant de Marie, passant par les pères et les membres du Tiers Ordre, aille se perdre dans l'Église sans aucune considération personnelle (Cozon. Postulatum au chapitre général, 1880, LM, doc. 431, § 20).

Questions pour la réflexion et les échanges:

1. Ne former qu'un cœur et qu'une âme: c'était le rêve de la première communauté chrétienne. Ce rêve a-t-il encore un attrait pour nous?
2. Réciter trois Je vous salue Marie pour la conversion des pécheurs et la persévérance des justes: y a-t-il là une pratique qui me dit quelque chose?
3. Que peut bien vouloir dire Cozon quand il dit: «sans aucune considération personnelle»?

Bugey 6. Marie, mère de miséricorde

1. Pour parler de miséricorde, on peut commencer par la manière dont le Seigneur se fait connaître à Moïse:

«Il dit: 'Fais-moi donc voir ta gloire!' Il dit: 'Je ferai passer sur toi tous mes bienfaits et je proclamerai devant toi le nom de "Seigneur"; j'accorde ma bienveillance à qui je l'accorde, je fais miséricorde à qui je fais miséricorde'» (Ex 33, 18-19).

«Le Seigneur passa devant lui et proclama: 'Le Seigneur, le Seigneur, Dieu miséricordieux et bienveillant, lent à la colère, plein de fidélité et de loyauté, qui reste fidèle à des milliers de générations, qui supporte la faute, la révolte et le péché, mais sans rien laisser passer, qui poursuit la faute des pères chez les fils et les petits-fils sur trois ou quatre générations'» (Ex 34, 6-7)

2. Après quoi, on peut voir comment Matthieu nous présente Jésus:

«Jésus parcourait toutes les villes et les villages, il y enseignait dans leurs synagogues, proclamant la Bonne Nouvelle du Royaume et guérissant toute maladie et toute infirmité. Voyant les foules, il fut pris de pitié pour elles, parce qu'elles étaient harassées et prostrées *comme des brebis qui n'ont pas de berger.*» (Mt 9, 35-36).

3. Saint Bernard sur la miséricorde de Marie:

Qu'il se taise sur ta miséricorde celui, s'il existe, qui se souviendrait que tu lui as manqué dans ses besoins, alors qu'il t'avait invoquée. En revanche, nous tes serviteurs, nous nous réjouissons de proclamer toutes tes vertus, mais surtout une qui nous concerne particulièrement. Nous louons ta virginité, nous admirons ton humilité, mais ta miséricorde a pour nous, malheureux, une saveur plus douce. Nous l'embrassons avec plus de tendresse. Nous nous en souvenons plus souvent. Nous l'invoquons plus fréquemment. [Marie] ouvre à tous le sein de sa miséricorde. Sa plénitude donne la liberté aux captifs, la guérison aux malades, la consolation aux attristés, le pardon aux pécheurs, la grâce aux justes, la joie aux anges, la gloire à la Trinité elle-même.

Saint Bernard, cité en Delumeau, Rassurer et protéger, p. 267-268, d'après Perdrizet, La Vierge de miséricorde.

4. Ceci nous amène à l'un des nombreux textes où l'on voit Colin dérouler sa vision de ce qu'est une Société de Marie, mère de miséricorde:

C'est maintenant le siècle de Marie. Eh oui, car ce siècle est le siècle de l'indifférence, de l'incrédulité, le siècle du crime, le siècle de la fausse science, le siècle de la terre. Maintenant les habitants de la terre sont penchés vers la terre, collés à la terre, ne respirant que pour la terre. C'est pour cela qu'elle a paru, dans ces derniers temps, les mains tournées vers la terre, les mains pleines de rayons qui signifient les grâces afin de les répandre sur les hommes. Quelle reconnaissance nous devons témoigner à Marie de nous avoir choisis pour étendre sa Société, cette Société qui comprend les trois branches, parce que Marie veut couvrir toute la terre sous son manteau. Faisons-la connaître, cette aimable mère, faisons-la aimer. Gagnons-lui des cœurs. En les gagnant à Marie, nous les gagnons à Jésus (Entretiens spirituels, doc. 78, § 2; 23 septembre 1844).

Questions pour la réflexion et les échanges:

1. Ces jours derniers, deux incidents (la fillette brésilienne; l'usage du condom) ont provoqué de nombreuses déclarations, surtout hostiles à l'Église. En quoi le Seigneur de Moïse et le Seigneur Jésus sont-ils mis en cause là-dedans?

2. Quel est le lien entre la miséricorde de Dieu et la personne de Marie?

3. Comment la Société de Marie est-elle appelée à dire la miséricorde de Dieu?

Bugey 7. Marie nous envoie

La joie de Pâques. Jean-Yves me racontait mardi son expérience de la veillée pascale à l'oratoire Saint-Joseph: au moment où va retentir le chant du Gloria, l'orgue éclate. Ce peut être une émotion esthétique. Mais c'est un symbole de ce qui remplit le cœur du croyant: j'ai vu Jésus mourir sur la croix, et voici qu'il est vivant. Certes, l'oratoire Saint-Joseph était rempli. Mais combien d'églises paroissiales sont restées à moitié vides. Et les baptêmes célébrés cette nuit-là ne peuvent nous faire oublier les apostasies provoquées par les affaires Williamson, de la fillette brésilienne et du condom. Je pars de là, non pour prendre position pour ou contre le pape, mais pour prendre acte du climat dans lequel nous sommes appelés à proclamer: «Dieu l'a fait et Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous aviez crucifié» (Ac 2, 36).

Les Maristes dont nous prenons la suite ont eux aussi pris conscience d'un climat hostile à la foi chrétienne. En 1816, au moment de Fourvière, la révolution française était certes terminée, mais elle était encore bien présente à l'esprit de Jeanne-Marie Chavoin, de Courville, de Champagnat et de Colin. Elle avait rempli leur mémoire d'enfant. Ils devenaient prêtres pour rebâtir l'église que la révolution avait démolie. La parole de Marie: »J'ai été le soutien de l'Église naissante; je le serai encore à la fin des temps» résonnait chez eux comme un appel à faire renaître l'église dans leur temps.

Que peut vouloir dire «faire renaître l'église» sinon reprendre le discours de Pierre le jour de la Pentecôte? Les premiers Maristes savent que leur annonce de Jésus-Christ n'aura d'autre poids que celui de leur vie. Comme les premiers croyants, ils feront mémoire de Jésus en rompant le pain, ils seront assidus à la prière et à l'enseignement des apôtres, et ils ne feront qu'un cœur et une âme.

Tout cela avec Marie au milieu d'eux, remplie comme eux de l'Esprit de son fils Jésus. Faire renaître l'Église ne s'arrête pas là. Avant de les quitter, Jésus leur a dit: «Vous allez recevoir une puissance, celle du Saint Esprit qui viendra sur vous; vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre» (Ac 1, 8).

Jean-Claude Colin était pétri d'écriture sainte. Il n'était pas le seul. Au petit séminaire, on apprenait le nouveau testament par cœur. Écoutons Colin s'adressant aux Maristes réunis pour la retraite annuelle en 1849:

En jetant les yeux sur cette petite Société naissante, je ne puis que me rappeler notre divin maître au milieu de ses apôtres et leur donnant ses avis paternels avant son ascension. C'est le bon pasteur avec ses enfants. Puis il monte au ciel. Mais auparavant il leur a dit: "Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie" (Jn 20, 21). Qu'elle était grande cette mission! Il s'agissait de changer la face du monde, d'aller par toute la terre. Les apôtres ne font aucun raisonnement; ils se partagent l'univers, ils se séparent. Vous savez le reste.

Chers confrères, écoutez bien. Est-ce qu'il n'y a pas analogie entre la mission des apôtres et notre mission? D'un côté, c'est le Fils qui envoie; de l'autre, c'est la Mère, et, messieurs, l'esprit de la Mère n'est-il pas celui du Fils? C'est elle qui vous a appelés, c'est elle qui vous envoie, elle qui vous promet et vous donne son esprit (*Entretiens spirituels*, doc. 176, § 2-3).

Les temps ont changé. Le langage est différent. Notre Bugey, c'est le Québec de 2009. Comment allons-nous témoigner de Jésus-Christ auprès de nos frères et sœurs? Non pas tellement, peut-être, ceux et celles qui s'expriment dans les journaux et à la télévision (c'est quand même un monde un peu spécial), mais au moins ceux et celles que nous côtoyons chaque jour?

Questions pour la réflexion et les échanges:

1. Qu'est-ce que j'éprouve quand je lis ou j'entends des propos hostiles à l'Église?
2. En tant que Maristes, quelle attitude sommes-nous invités à adopter vis-à-vis de ceux ou celles qui rejettent la foi chrétienne?
3. Quel lien y a-t-il entre l'annonce de Jésus ressuscité et l'esprit mariste («inconnus et cachés»)?

Gaston Lessard, s. m.